

## Prologue

**Les nouvelles sont un genre**, dit-on quelquefois, mal aimé (c'est un bruit qui court) dans le paysage littéraire. Des sortes d'orties, de ronces, d'épines, parmi la végétation gentille.

Sauf que je n'y crois pas. Que j'ai tendance pour ma part à câliner les mal-aimées – plus volontiers que les pouffes-pin-up – les Cendrillons aux chaussures de vair. Que j'aime les orties et leurs si jolies petites fleurs que bien sûr on ne remarque pas d'emblée sous les feuilles qui brûlent.

On croit faciles les nouvelles, à écrire et à lire. C'est parfaitement faux. Ces petites histoires taillées à chocs répétés se méritent, payent toujours de mine sous des dehors volontiers colorés aux pastels.

En voici donc venir quelques-unes, une petite troupe, à la queue leu leu, en baguenaude.

La première de la harde, qui brandit l'étendard du recueil, fut écrite au profond d'une sorte de gouffre, ce genre de gouffre qui s'ouvre sous vos pas sans crier gare et vous tranche dans le vif sans vous laisser le temps d'un cri. Elle est le cri, monté plus tard, une fois le souffle retrouvé.

Les suivantes, le gros de la cohorte, racontent chacune à leur manière des moments et des tranches d'existences, suffisamment hors du commun pour être particulières et remarquables – suffisamment pour qu'on les remarque. Des histoires portées par des personnages. Les personnages sont des gens dont la vie ne glisse pas exactement au long d'un cours tranquille. Des âmes en chaos.

On dira que ces histoires sont des liens de sang noir. Ou on ne dira pas. Mais on peut le dire.

Avec sans doute parmi elles quelques moutons... plus noirs que les autres et de sang plus éclatant. Par exemple « Frères de sang », venu au jour à la manière de William Faulkner, qui n'était pas un danseur spécialement dérouleur de pointes virevoltantes. Par exemple « Poésie, comme on dit », de noir et d'étincelles, parce qu'il faut bien de la lumière aussi dans les reflux de noirceurs et quelques uppercuts, parfois, pour achever, sec et d'équerre, le combat.

# Ailleurs sous zéro

## **S**alut, ça va ?

Si ça va? Oui, oui, ça va. On fait aller. Évidemment que ça va. Que veux-tu répondre d'autre? Que ça ne va pas? Et puis quoi? Te dire ce qu'il en est vraiment? Oui bien entendu, mais comment le dire, et avec quels mots? Alors rester là à ressasser et décliner des hésitations, des approximations, des tentatives malhabiles d'explications? Des errances de langage à la recherche du mot juste, précis. Pour, au final, que ça change quoi? Que ça aille mieux? Parce que, non, ça ne va pas trop. Ça ne va pas tellement. Mais ça va.

On retrouve le monde qu'on avait déserté il y a quelque temps. Absent pour cause de fracas. Pour cause de vrac en tête. D'effondrement des piliers de la terre.

Nous revoilà. Nous revoici. En vérité on n'était pas partis, on n'était juste pas là. Ça n'en avait pas l'air mais c'était ça. Oui, absent, c'est le mot. L'absence.

Alors on réintègre. On revient, sur la pointe des pieds, on traîne la patte, c'est toujours mieux que l'immobilisme, paraît-il. On dit qu'il faut revenir. Retremper le doigt dans la sauce pour la goûter encore. Ne pas crever de faim. Faire un effort. Éplucher des patates, cuire le riz. Toutes ces sortes de choses.

Se retrouver debout aux margelles de l'hiver en attendant le printemps. En attendant le printemps, ce n'est pas certain. Se retrouver ailleurs sous zéro. Il a froid aux pieds dans ses godasses. La lumière tombée des nuages éblouit. Froid au bout des doigts par les trous de ses gants en manipulant le bois coupé. Il avait oublié que c'était l'hiver. Les chevreuils et chevrettes viennent manger le lierre qui grimpe aux murs des maisons, des sangliers défoncent les jardins, la soupe de légumes qui mijote au coin du feu ne va pas tarder à sentir bon. L'hiver et la glace qui craque au cœur de la nuit.

Et toi, ça va?

Ça bricole. On fait aller.

Et plus loin, au-delà des frontières? Quelle importance? Aucune importance. Et au-delà des limitrophes bornages qui nous cernent et nous étrangent? Aucune importance, excusez-moi.

Debout dans l'hiver qui finira, et, qui sait, pourquoi pas, dans le printemps ensuite, et...

Ça va? Et on n'attend pas de réponse, et c'est peut-être une manière de faire, aussi.

Il ne sait pas s'il est de retour, il aimerait bien. Il passait par là. A vu de la lumière, il est entré.

À une époque qui semble tout à coup bien éloignée, de plus en plus lointaine, il faisait cela régulièrement, chaque semaine, il passait par là, il ouvrait la porte, s'installait pour quelques minutes. Il venait te

faire un petit coucou. Il aimait bien. C'était les dimanches, dans un journal qui n'en a probablement plus pour longtemps – il aimait bien, oui. Il venait pondre son œuf dominical. De l'autre côté de la barrière, des gens le lisaient, beaucoup de gens, dont toi, je sais, ils avaient l'air d'aimer ça, eux aussi, on bavardait, ils m'en parlaient en semaine, ils m'écrivaient, ils me poussaient du coude dans la rue, dans les magasins, je n'en croyais pas mes côtes, au début. Mais si.

Et puis un jour quelqu'un dans le journal, une sorte de chef élagueur sans doute, un journaliste, probablement, une sorte de rédacteur, même pas en chef, droit de censure en bandoulière, a dit « Niet! »

NIET!

A dit: « Pas question de publier ça, qui parle du quotidien d'un de vos amis en prise avec des dealers dans sa rue de Béziers, pas question de se moquer de la police, nous avons ici nos problèmes et nos difficultés de relations avec la nôtre, de police, pas question de faire le mariolle, et toute vérité n'est pas bonne à dire. » Le pseudo-journaliste censeur a dit: « TOUTE VÉRITÉ N'EST PAS BONNE À DIRE. » Textu. « Vous allez s'il vous plaît me réécrire une autre chronique, mon brave. » Et lui, de lui répondre: « Vous pouvez toujours aller vous faire mettre, mon brave aussi. Vous ne voulez pas de cette chronique, vous ne l'aurez pas, mais vous n'en aurez pas d'autre non plus, je ne mange pas de ce ranci-là », qu'il a dit. Déclenchant du coup le silence. Il n'est plus passé le dimanche, il n'est plus venu bavarder. Dans la rue et les magasins, les mails, les gens m'ont dit: « Ben alors? Comment ça va? » Les gens ont cru que le silence et le vide venaient d'une douleur paralysante qui lui serait tombée dessus avec la mort de son fils dégommé en un quart de seconde dans une allée de jardin public. Mais non. Alors il répondait: « Mais non. » Toi tu sais mais les autres, non.

C'est comme ça.

Et il y a peu, le voilà dans un cabinet médical, pour passer radiographie et échographie, suite à un souci. Après s'être tapé une IRM deux jours auparavant. Ainsi va donc la vie. On ne se retrouve pas dans ces endroits de gaieté de cœur, mais avec une sorte de pincement. Au cœur, justement. La dame de l'accueil lui dit au moment de quitter les lieux, en lui donnant ses clichés (tout est nickel, merci! ouf...), à quel point elle regrette de ne plus lire ces chroniques du dimanche. Lui dit que, chaque fois, elle les cherche, en ouvrant le journal qu'elle ouvre donc encore, pour le refermer bien vite, espérant le retour du bavardeur. C'est gentil...

Ça fait chaud. Au moins autant que l'annonce par le docteur que votre foie va bien, vos poumons idem. Et d'autant que dehors, ce matin-là, c'était du -6° givré plein pot. Mais son foie et ses poumons en pleine forme. Content. Et le voilà reparti dans le monde, vaguement plus léger, vaguement rasséréné, heureux de ces quelques mots tombés de la bouche de la secrétaire médicale, qui voit passer venir et partir tant de gens en souci et tant de gens soulagés, et il est retourné dans le monde et ses bruits, et les choses qu'il ne voit plus, des événements qu'il n'écoute plus, tant et tant, qui continuent de couler, de tout envelopper au-delà de si hautes murailles.

On ne rit pas avec ces choses-là, aurait dit sa mère. Il l'entend d'ici.

Il lui reste une scintigraphie osseuse à faire, le 27 de ce mois. Comme annoncé précédemment, l'échographie du foie et ses amis proches – rate, reins, pancréas – s'est révélée nickel. La radiographie des poumons aussi. L'IRM de l'œil et du crâne, par contre, a identifié une tumeur, un mélanome choroïdien, autrement dit un cancer de l'œil. Enfer et damnation. Comme c'est une rareté, et pas du pipi de chat, il se dit que ça mérite sans doute qu'il t'en dise deux mots. Si c'était du poumon qu'il y avait cancer, il ne t'infligerait pas.

La chose est donc rare, lui a-t-on dit. L'en voilà fort aise, et fort marri aussi. Il se serait passé de cette distinction. Sans aller jusqu'à dire qu'il eût préféré la Légion d'honneur, parce qu'il ne faut pas déconner non plus, on ne rit pas plus avec ces choses-là qu'avec la Légion d'honneur, c'est du pareil au même.

La saloperie est rare, et rares ceux qui se font attraper. Mais néanmoins. Il l'a. On ne vous demande pas votre avis sur la question avant que ça vous tombe dessus. Ça vous arrive in abrupto et vous pouvez simplement vous dire pendant quelques secondes *Non pas moi c'est une erreur* et après *Pourquoi ma pomme, qu'est-ce que j'ai fait pour briguer ça?* et vous n'obtenez pas de réponse parce qu'il n'y en a pas. Vous n'avez rien fait. Vous n'avez pas brigué, vous n'avez pas mérité, c'est ainsi que les hommes vivent, ça arrive, ça vous arrive, et on ne sait pas pourquoi ni comment. C'est juste là, une aberration, une danse soudaine à cloche-pied de certaines des cellules qui vous constituent tel que vous êtes du sol au plafond, de la cave au grenier, des racines à la cime. Il n'y a plus qu'à bien s'imprégner de cette inacceptable réalité. Ça ne va pas être facile-facile mais on y parvient. Par moments.

Comment le Malin s'est-il découvert au grand jour?

Eh bien voilà :

Il arrive un âge où, s'étant avancé jusqu'au milieu du courant pour traverser la rivière, la machine qui a produit les efforts nécessaires pour en arriver là fatigue. La machine pétarade et hoquette et soubresaute, ses rouages patinent, ses bielles coulent, ses durites s'enchifrènent. Oh, il arrive aussi que la machine se la pète net et définitif, la durite, mais c'est une autre histoire. Plusieurs pannes possibles. Plusieurs? Des tas.

Le 19, en voiture Simone, direction CHU. Où l'épouse de l'ami de l'ami décidément aimable vous attend au seuil de l'établissement et vous guide par la main jusqu'à l'accueil – elle est de la maison. Et le docteur vous attend, lui aussi sympathique. Examens. C'est la ronde des machines : celle aux points lumineux, celle qui souffle dans les yeux, celle qui prend des photos. Les gouttes qui dilatent. Tout le tremblement.

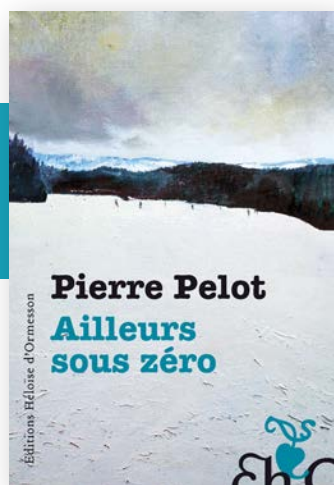
On attend.

Suspense.

Et le docteur vous annonce qu'il y a un truc auquel il ne s'attendait pas, et vous non plus : une tache bizarre au fond de l'œil...



Et maintenant il neige. [...]



Né en 1945, **PIERRE PELOT** a signé plus de deux cents livres, du polar à la SF, en passant par la BD. Il est l'auteur notamment de *L'Été en pente douce*, *C'est ainsi que les hommes vivent* (prix Erckmann-Chatrion), *Méchant dimanche* (prix Marcel Pagnol), *L'Ombre des voyageuses* et *Maria*. Son dernier roman, *Braves gens du Purgatoire*, a paru aux Éditions Héloïse d'Ormesson en 2019.

Pierre Pelot, *Ailleurs sous zéro*  
Nouvelles

160 pages | ISBN 978-2-35087-714-3 | 16 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2020 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)